

petite provision de tabac qu'il avait laissée à l'automne. Il y avait pensé souvent : le tabac et le chat étaient deux choses qui valaient la peine de remonter dans la montagne au printemps. Mais le tabac n'était plus là : pas un grain n'en restait.

Il chercha longtemps avec obstination, jurant d'une voix basse et monotone. Il avait été et il était encore un rude buveur ; il avait erré par le monde et s'était frotté à toutes les misères jusqu'à ce que son âme se fût endurcie, jusqu'à ce que sa sensibilité se fût engourdie. C'était un très vieil homme.

Lorsqu'il se fut convaincu que son tabac n'était dans aucune cachette, il promena ses yeux avec étonnement autour de la chambre. Alors beaucoup de changements le frappèrent ; un morceau du foyer était brisé, un lambeau de tapis était cloué sur une des fenêtres pour garantir du froid ; la provision de bois avait disparu. Il prit le bidon et vit qu'il ne contenait plus d'huile. Il regarda les couvertures de son lit, les souleva et un grognement de mécontentement monta de sa gorge. Puis il chercha encore son tabac.

A la fin il y renonça. Il s'assit à côté du feu, car le mois de mai est froid encore dans les montagnes ; il mit à sa bouche sa pipe vide : son rude front se plissa, et lui et le chat se regardèrent à travers cette infranchissable barrière de silence qui a été placée entre l'homme et la bête depuis la création du monde.

MARY WILKINS.

(Traduit de l'anglais par W. P. LAFABE.)

A PROPOS DES FÊTES D'ORANGE

Elles ont eu lieu cette année, et le spectacle fut fort beau.

Du cadre, on a tout dit ; et, naguère, j'ai tenté ici même de traduire l'incomparable grandeur du théâtre, ses proportions gigantesques à la fois et harmonieuses. Jadis, il fut plus somptueux, plus complet. Mais sa majesté subsiste encore, et peut-être est-elle plus accessible aujourd'hui. Ses ruines le rapprochent de nous. Le figuier et le grenadier qui lui créent des « portants » pleins de vie font de sa beauté comme un prolongement de la beauté naturelle. La Nature, en le privant d'une splendeur qui nous « dépassait », lui a donné ce qui manquait peut-être à sa splendeur d'antan : un je ne sais quoi de familier, presque d'intime. Au moins, pour nous, dont la vue et les gestes sont étriés par la vie moderne, le théâtre d'Orange est plus beau qu'il n'a jamais été.

Le spectacle, cette fois, comportait deux repré-

sentations. La première nous a présenté, avec quelques intermèdes musicaux, une adaptation de *Pseudolus* de Plaute, par M. Gastambide, et la traduction d'*Alceste*, qui valut l'an dernier à M. Georges Rivollet un succès si légitime. Il est regrettable, soit dit en passant, que les nombreuses occupations de M. Claretie ne lui aient pas permis, ni cette année ni l'année dernière, d'assister à la représentation ; nous y aurions perdu un article du *Temps* ou du *Journal*, ou encore une de ces « lettres » comme M. Claretie sait les écrire (et je sais des gens qui ne s'en seraient consolés qu'avec peine !) ; mais la Comédie y aurait appris qu'en dehors de ses fournisseurs habituels, un drame existait, familier et tragique, qu'il eût été de son devoir de représenter...

La seconde soirée était consacrée à *Iphigénie en Tauride* de Gluck, laquelle, comme vous le savez, fut découverte par MM. Milliaud frères il y a quelques mois, et magnifiquement interprétée ce printemps à l'Opéra-Comique. En dépit de quelques négligences, sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure, l'effet du chef-d'œuvre a été prodigieux. Si quelques craintes subsistaient encore au sujet des auditions musicales, elles n'existent plus aujourd'hui. La voix qui chante s'entend aussi bien que la voix qui parle. Et voici doublé le répertoire du théâtre d'Orange, doublé pour le moins, triplé peut-être, et toute une nouvelle série de chefs-d'œuvre qui s'offrent aux organisateurs...

Mais il ne faut user qu'avec beaucoup de précautions du théâtre d'Orange. Le succès, je pense, aura récompensé cette fois l'impétueux dévouement de M. Paul Mariéton. Je voudrais que l'expérience lui eût appris ce qu'il est permis de tenter dans ce cadre magnifique, et ce qui doit en être résolument banni. Il serait très regrettable que les représentations d'Orange disparussent. Cherchons donc, si vous le voulez bien, quelles conditions peuvent en assurer la réussite et la continuité.

*
* *

En premier lieu, il faut résolument renoncer à cette appellation de *Bayreuth français* que nous trouvons presque partout, et qui est l'une des plus complètes sottises que l'on puisse imaginer. Comment comparer un théâtre construit spécialement en vue de certains ouvrages très particuliers, très modernes et très « nationaux », avec un théâtre vieux de plusieurs siècles, où l'on ne représente que des œuvres grecques ou romaines. En Bavière tout est combiné, œuvre et mise en scène, pour donner l'illusion de la réalité ; en Provence la mise en scène n'existe pas ; le cadre est admirable, plus beau sans aucun doute ; mais si cette beauté ajoute quelque chose à la beauté de l'œuvre, ce quelque chose est

aussi dissemblable que possible de ce que le cadre de Bayreuth ajoute aux drames de Wagner. C'est précisément le contraire. Aucun des ouvrages, — je dis aucun! — représentés à Bayreuth, ne pourrait être donné à Orange. Si quelque dramaturge compose un drame pour Orange, il devra le concevoir « en contradiction » (au moins pour la partie matérielle) avec les ouvrages de Bayreuth. Enfin, osons dire que si l'originalité de Bayreuth est qu'on y sent partout le génie du maître, Orange manque jusqu'à présent, et assez complètement, d'un Richard Wagner... Il est possible, d'ailleurs, que ce qu'il y a de « personnel » à Bayreuth puisse être un jour pour le *Festspielhaus* une cause de ruine, tandis que le répertoire d'Orange est presque infini dans sa variété. Mais n'en concluons pas à la « supériorité » de celui-ci sur celui-là. Ce mot, ici, est vide de sens. La supériorité d'un théâtre, — si beau qu'il puisse être, naturellement ou artificiellement, — dépend uniquement de la perfection des spectacles qu'on y donne. Et après avoir protesté contre ce qu'il y a de trop offensant dans le titre de *Bayreuth français*, il serait bon peut-être d'en retenir quelque chose, et de transporter, si possible, à Orange, certaines habitudes de Bayreuth.

Ne discutons pas la valeur respective des œuvres. — L'un des attraits de Bayreuth, et non le moindre, est que les représentations sont des représentations « modèles ». Elles ne sont plus, je le veux bien, ce qu'elles étaient au début; Wagner n'est plus là pour imposer sa volonté aux chanteurs célèbres : ils ne consentent plus aux études qu'il exigeait; le théâtre de Bayreuth est pour eux un théâtre comme un autre : et il a fallu ou accepter d'eux des interprétations infidèles, ou s'adresser à des artistes dont les moyens peuvent être insuffisants. Il n'en est pas moins vrai que, dans son ensemble, pour le respect du texte, pour la mise en scène, pour les jeux de lumière, pour la figuration surtout, une représentation de Bayreuth est infiniment supérieure à toute autre représentation.

C'est un peu trop le contraire à Orange. On réunit une troupe presque au hasard. On s'efforce de trouver une ou deux « vedettes », et, quant au reste, l'on s'en remet au hasard. X... a joué ou chanté tel rôle? On l'engage. De même pour Y..., et de même pour Z... Et X..., Y..., Z... arrivent des quatre coins de l'horizon. Ils ne se connaissent pas, n'ont jamais joué ensemble, ils répètent une fois, jamais plus, et ils jouent le lendemain. Le public est plein d'indulgence, impressionné par la beauté du décor, et tout rempli de la volonté de n'avoir pas pris une peine inutile (car c'est une peine qu'un long voyage en été). Mais quand on en vient à chercher la vérité, on est obligé de reconnaître que telle représentation,

interrompue par de fréquents bravos, n'aurait pu s'achever sur un théâtre ordinaire.

Dans *Iphigénie*, pendant que M^{lle} Ilatto rendait son personnage avec un louable souci de simplicité et une singulière intelligence du dramatique de Gluck, M. Cossira donnait à Pylade les grâces d'un ténor de province; petites promenades pendant les ritournelles, effets de voix excessifs et surprenants. Et aux adjurations tragiques de la prêtresse, Pylade répondait en arrondissant les jambes et en faisant une corbeille avec ses bras. Les choristes témoignaient d'une indifférence absolue pour l'action qui se déroulait sous leurs yeux. Ils étaient insuffisants comme nombre; et pour renforcer le chœur des *Furies*, on avait candidement adjoint à celles-ci quelques Scythes, lesquels avaient gardé leurs costumes du premier acte... Et l'on se demande ce qu'un public non averti a dû comprendre au second acte ainsi réglé?... Les ballets étaient supprimés, ce ballet du premier acte, si hardi et si nouveau... Ailleurs, c'était des détails risibles. Par exemple, le rideau qui ferme le grand portique du fond était maintenu par un brave homme en veston et en pantalon de toile blanche qui apparaissait à toutes les entrées et sorties, et l'on imagine l'effet produit par Diane, courtoisement introduite par ledit brave homme...

Il ne faut pas, dit-on, se montrer trop exigeant? — Mais, d'abord, ce n'est pas trop exiger que de signaler des fautes que le plus médiocre régisseur n'eût pas laissé passer. De plus, si l'on veut que les représentations d'Orange ne disparaissent pas sous l'indifférence du public, il ne faut pas qu'on les organise presque au hasard, avec une troupe de rencontre et une mise en scène qui prête à rire. Il faut « exiger », au contraire, que ces représentations soient, à leur manière, des représentations « modèles ». J'entends bien que les chanteurs « chers » et capables d'attirer la foule sont interdits pour le moment aux organisateurs. Je serais presque tenté de m'en réjouir. Nos virtuoses ont des habitudes auxquelles nous nous résignons ailleurs, mais qui seraient ici tout à fait insupportables. Qu'on prenne des chanteurs jeunes : à cette époque de l'année, le Conservatoire est fermé, et ses élèves sont libres. Ils seront sans doute inexpérimentés; mais sur un tel théâtre l'inexpérience est moins offensante que la routine. S'ils sont intelligents, s'ils savent à peu près chanter une phrase musicale, surtout si on leur fait sentir la pure beauté de leurs rôles, et si on les force à répéter, on obtiendra des représentations sinon parfaites, sinon supérieures sous tous les rapports aux représentations ordinaires, du moins remarquables par l'ensemble; et c'est le point capital, elles seront différentes de celles qu'on a coutume de voir.

Car c'est là la chose essentielle. Songez à ce qu'on

demande au public ! Interrompre les villégiatures où il goûte un repos souvent bien gagné ; faire, au plein mois d'août, un long voyage en Provence ; vivre pendant quelques jours dans un confortable que je ne calomnierai pas en le qualifiant d'imparfait ; se déranger, en un mot souffrir de la chaleur et du reste... Et lui offrir en échange des représentations toutes pareilles — en moins bien — à celles qu'il peut entendre l'hiver presque sans remuer et presque sans frais !... Ce n'est pas ainsi qu'on fera « descendre » le public. Il faut bien le dire, les spectateurs étrangers à la région, nombreux il y a cinq ans, étaient cette année réduits à rien. Restera les indigènes : certes, ils en valent bien d'autres, et leur instinct artistique est fort développé. Mais, enfin, si le théâtre d'Orange doit seulement distraire les cantons voisins, ce public, si distingué qu'il soit, est assez restreint, et il s'épuisera vite. On parle de Bayreuth. Si les représentations wagnériennes s'étaient adressées seulement aux riverains du Mein rouge, il y a beau temps que le Théâtre-Wagner serait fermé !

J'insiste sur ce point, quelque « délicat » qu'il puisse être en terre provençale, parce que, plus encore que la faiblesse relative des représentations, il peut compromettre une intéressante tentative qui n'a qu'à demi réussi jusqu'à présent. Il ne faut, en aucune façon, laisser donner à ces fêtes un caractère trop local. Les Félibres sont des gens sonores et charmants ; on ne peut avoir pour eux que des sentiments violents, et c'est dire qu'il faut les adorer. Tout de même, ils ont une façon d'envisager les choses qui nous étonne parfois. Ainsi, par quelle suite de raisonnements, impossibles à reconstituer pour nous, ont-ils été conduits à joindre à Plaute et à Euripide un hymne de Mistral, fort beau en soi, mais que rien ne rattachait aux pièces représentées ? Que venait faire, je vous le demande, la *Coupo Santo* (1), entre *Pseudobus* et *Alceste* ? Surtout lorsqu'on sait que ce chant fait allusion à des événements rigoureusement indifférents pour tous ceux qui ne sont pas félibres, et, j'ose le dire, profondément ignorés d'eux ?... Qu'on nous donne un jour un drame de Mistral, et nous applaudirons de toutes nos forces et de tout notre cœur. Mais, les autres jours, la *Coupo Santo* doit rester à la porte du théâtre d'Orange, tout comme si elle venait de Bretagne ou de Picardie... Croirait-on que sur le programme figuraient encore la marche et le chœur du cinquième acte de *Salammbô* ? Pourquoi *Salammbô* à Orange ?...

1. En réalité la *Coupo santo* n'a pas été chantée ; elle devait terminer la première représentation, laquelle a pris fin entre une heure et demie et deux heures du matin. Mais l'intention y était.

Ne cherchez plus. M. Reyer est de Marseille. Et je pense que voilà une explication !...

Qu'on ne me croie pas hostile aux Félibres ! J'ai dit qu'il fallait les adorer ! Sous le tumulte de leurs discours, on distingue un enthousiasme sincère et quelquefois même désintéressé. Ouverts et cordiaux, ils sont à l'aise où qu'ils soient, et dès qu'ils sont à l'aise quelque part, ils se persuadent qu'ils y sont chez eux, en vertu d'un droit que leur imagination fertile ne manque jamais de découvrir. Qu'était Marseille ? Une colonie grecque. Qu'était la Provence ? Une colonie romaine. Qui orne aujourd'hui la Provence ? Les Félibres. — D'où il suit que le théâtre romain d'Orange a été créé et est destiné à glorifier les Félibres, dignes fils de Pallas Athènes !...

Ce n'est pas tout à fait cela ; ou, du moins, ce n'est pas cela seulement. Au surplus les Félibres, malgré la véhémence de leurs attitudes, sont fort avisés. Ils comprendront bien vite que leur intérêt (j'entends l'intérêt de leur gloire) leur commande de se montrer un peu plus discrets. Les « fêtes de famille » ne sont pas nombreuses, en général. Et il faut que le public soit nombreux à Orange, pour que les représentations soient belles et fructueuses.

* * *

Il faudrait aussi ne pas se laisser hypnotiser par la beauté du décor. Elle est incomparable, on ne saurait trop le répéter. Mais ce serait une erreur assez forte de croire que cette beauté suffit à masquer la faiblesse des représentations. Au contraire ! Elle impose des réalisations dignes d'elle. Tant pour les ouvrages choisis que par leur interprétation, la magnificence du théâtre exige une perfection égale. En un mot, il ne faut pas croire que la majesté de ces énormes murailles rousses soit suffisante à « créer » un chef-d'œuvre, ni s'en remettre à cette majesté pour assurer la beauté d'un ouvrage.

Il se produit, en quelque sorte, un échange constant entre le décor, l'ouvrage et l'interprète, mais à condition qu'il y ait matière à échange. Pour parler sans métaphores, la moindre beauté est magnifiée par la noblesse du décor ; mais encore faut-il qu'il y ait, dans la pièce et chez l'interprète, un peu de beauté... M. Albert Lambert a dit avec simplicité et émotion le rôle un peu « ingrat » d'Admète ; il nous y a paru admirable. Je ne sais ce que vaudrait M^{lle} Hatto sur la scène de l'Opéra ; mais je sais que je n'ai rien vu de plus beau que la première apparition d'Iphigénie, lorsque, parmi le tumulte de l'orchestre et le fracas du tonnerre, elle embrasse le portique ruiné du temple en jetant son sublime appel aux dieux protecteurs.

Mais voici le revers. M. Paul Mounet a exagéré la vulgarité du rôle d'Hercule ; et ce qui, ailleurs, nous

aurait paru seulement insuffisant nous a été ici parfaitement insupportable. De même M. Cos-sira; j'ai dit combien ses grâces de ténor nous avaient fâchés; à l'Opéra, nous en eussions pris notre parti, peut-être : ici, elles nous ont gâté notre plaisir. En un mot la beauté du théâtre fait l'effet d'un verre grossissant; elle augmente la beauté, mais elle augmente aussi la laideur. Et c'est ce que les organisateurs des fêtes d'Orange ne doivent pas oublier. L'« à-peu-près » est toujours fâcheux. Ici, il est déplorable.

Ce qui est dit de l'interprétation s'appliquerait plus justement encore aux ouvrages représentés. Il faut qu'ils soient beaux par eux-mêmes, et qu'aucune superstition ne vienne obscurcir le discernement des organisateurs.

Il est évident que la beauté antique convient au théâtre d'Orange; sa simplicité, sa grandeur, son harmonie sont faites pour cette « salle » simple, grande et harmonieuse. Le théâtre a été créé pour elle; et nulle part elle n'apparaîtra plus pure que sur une pareille scène. Mais si la beauté antique doit être préférée, c'est pour sa *beauté*, et non pour son *antiquité*... On a quelque honte à insister sur de pareils *truïsms*. Mais il le faut bien, puisqu'on a été choisir le plus méchant vaudeville du médiocre Plaute! Je ne voudrais pas constringer M. Gastambide, traducteur consciencieux et appliqué: aussi bien ces observations s'adressent-elles moins à lui qu'à son modèle. Mais *Pseudolus* est dépourvu de beauté, de gaieté, d'intérêt, à un point que l'on ne saurait dire. L'un de nos confrères disait après la représentation: « Ah! s'il y avait là des vers de Regnard!... » Avec ou sans vers de Regnard, la pièce ne serait ni meilleure ni pire; elle resterait d'une rare platitude. Si l'on annonçait, au théâtre d'Orange, les *Fourberies de Scapin*, ce serait un éclat de rire général. Pourquoi, alors, avoir donné un vaudeville qui est à celui de Molière ce que le zéphyr est au mistral?... Quelle fâcheuse superstition de l'« antique »! Ou faut-il voir encore ici une félibrerie un peu forte..., car M. Gastambide doit « en » être?...

Le théâtre antique, le théâtre grec surtout, doit fournir à Orange son répertoire. Je crois, du reste, que les ouvrages tragiques feront toujours plus d'effet que les comiques. Peut-être ne rions-nous plus de ce qui faisait rire les Grecs, et nos mœurs aussi ont changé. Mais nous souffrons, nous aimons, et nous pleurons comme eux. — Cela dit, je voudrais qu'on ne fût pas exclusif, même au bénéfice du théâtre grec. Il est évident que le lieu de la scène et les costumes devront être « contemporains » du décor (ou du moins assez anciens pour que rien de trop moderne ne nous offusque). Ce qui ne signifie pas que tout ce qu'on jouera ne puisse être que di-

rectement traduit du théâtre grec. Les admirables et profonds mythes de l'antiquité sont susceptibles de mille interprétations différentes. Qu'un poète l'interprète à sa manière, et l'on devra jouer son œuvre. Je ne verrais aucun obstacle à ce qu'on représentât — sinon du Corneille, qui a toujours quelque chose d'espagnol et de louistreizien comme dirait M. le Ministre de l'Instruction publique, — sinon du Corneille, du moins du Racine. Et pourquoi pas quelque drame tiré de l'ancienne histoire de France?... Et en musique, pourquoi pas *Joseph*? Pourquoi pas *Samson et Dalila*?... Pourquoi pas n'importe quelle œuvre nouvelle dont le sujet ne serait pas trop près de nous?...

On me dira que j'en parle bien à mon aise, et que ces œuvres nouvelles n'existent que dans mon imagination. N'en croyez rien. Elles existent aussi dans l'imagination des poètes. Elles en sortiront le jour où le théâtre d'Orange sera ouvert à tous, et où l'on sera assuré d'y trouver, avec l'intrépide bonne grâce de M. Paul Mariéton, une interprétation digne de l'incomparable décor fourni par les siècles.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Une Flambée d'amour, par MASSON-FORESTIER
(Ottendorff).

Voici, je crois, le premier roman de M. Masson-Forrestier, à qui quelques nouvelles d'une singulière puissance, d'une observation vigoureuse et ramassée ont valu naguère d'être comparé par un critique à Maupassant. Ce roman est curieux et digne, somme toute, de l'auteur de *Jambe coupée* et de *Baraterie*... François Duplessis, au retour du régiment, s'ennuie chez son père, riche armateur de Fécamp. Il refuse de se mettre aux affaires. Il a le spleen, il est dégoûté de la vie. C'est un jeune homme fantasque et qui jadis rêva d'être missionnaire, puis s'éprit de patriotisme, de philanthropie ensuite, et ces goûts d'activité lui passèrent successivement; désormais il n'a plus d'entrain, ne se passionne plus pour rien, se décourage... Un docteur, consulté, diagnostique ce cas bizarre. Bref il envoie le mélancolique à Valdonne, en Suisse: cette petite ville d'eaux a toujours eu, paraît-il, une réputation galante. En effet, François ne tarde pas à devenir l'amant d'une dame, la comtesse de Brécyval, qui lui fit les premières avances. La comtesse est accompagnée à Valdonne par sa belle-fille, Suzanne, et par un tout jeune homme, Gardanne, qui lui sert d'écran. Tout ira bien, et fort gentiment, si Suzanne, un beau jour, ne faisait au trop heureux François une déclaration